

Quelques difficultés pour comprendre l'islam*

Rémi Brague*

A la suite des événements du 11 septembre, l'islamologie est devenue à la mode. Cette discipline avait déjà le vent en poupe. On parle plus que jamais de l'islam, sous tous les tons. Les spécialistes poussent comme des champignons. Quel bonheur!

De moi, vous ne devez attendre aucune présentation générale de l'islam à l'usage des non-musulmans. On trouve déjà cela en abondance sur le marché. De plus, je ne suis nullement spécialiste de l'islam, mais simplement un philosophe qui s'occupe de philosophes juifs et islamiques du Moyen Âge. Cela ne suffit en rien pour poser à l'islamologue. Cela permet en tout cas de limiter radicalement le domaine auquel je me cantonnerai: comme philosophe, celui des principes, comme médiéviste, la période médiévale.

De l'islam, je ne parlerai ici que de façon marginale et indirecte. Je voudrais plutôt m'interroger sur ce qui est dit sur l'islam—de la part des Musulmans comme des non-musulmans—, réfléchir au carré, donc. En bon agent provocateur, j'ai préféré indiquer des difficultés qui se présentent dans la compréhension mutuelle entre Musulmans et non-musulmans. Du coup, il me faudra nécessairement et très consciemment mettre le doigt là où cela fait mal.

Trois significations

Dès le début, une obscurité nous attend quant au mot même d'«*islam*». Je propose de distinguer trois significations: religion, civilisation (histoire, géographie), populations.

«*Islam*» signifie d'abord une religion. Celle-ci est caractérisée par son attitude spirituelle fondamentale : l'abandon sans reste de toute la personne entre les mains de Dieu. Le mot arabe *islâm* signifie exactement cela.

En un second sens, «*Islam*» désigne une civilisation comme fait historique pourvu d'un début dans le temps et circonscrit dans l'espace. Cette civilisation se distingue elle-même de ce qui n'est pas elle : chronologiquement, elle se distingue de l'époque qui la précède, l'«ignorance» (*jâhiliyya*) païenne. Géographiquement, elle est le «domaine pacifié» (*dâr as-salâm*) qui se distingue du «domaine de la guerre» (*dâr al-harb*) qui l'entoure.

En un troisième sens, on entend aujourd'hui par «*Islam*» l'ensemble des peuples qui ont été marqués par l'islam comme religion et qui ont hérité de la civilisation islamique. On parle ainsi du «réveil de l'islam» et l'on entend par là les luttes de libération contre les puissances coloniales comme l'Angleterre en Egypte, la France au Maghreb, les Pays-Bas en Indonésie, ou même la Russie en Asie centrale.

Les langues européennes distinguent à propos du fait chrétien entre la religion et la civilisation comme fait relevant de l'histoire et de la géographie. Le français dit «christianisme» et «chrétienté», l'anglais *christianity* et *christendom*, l'allemand *Christentum* et *Christenheit*, etc. Dans le cas de l'islam, il est ennuyant que nous ne

dispositions que d'un seul mot pour les deux. Le français peut avoir recours à un moyen commode, au moins à l'écrit. En bonne grammaire, les noms communs ont la minuscule, et les noms propres la majuscule. Certains savants écrivent donc islam avec une minuscule quand le mot désigne une religion, et Islam avec une majuscule quand il vaut pour la civilisation.

Quelques malentendus

Il est important de pratiquer ces distinctions, car bien des malentendus se produisent quand on les néglige. On entend dire: «selon l'islam, *s* est *p*», ou «l'islam croit que *s* est *p*», etc. On laisse par là le sujet de ces phrases dans l'ombre. Elles peuvent en effet signifier: «la religion musulmane dans ses sources autorisées confesse que *s* est *p*». Mais aussi: «au cours de l'histoire de la civilisation islamique, on avait l'habitude, en terre d'islam, de pratiquer telle chose qui implique que *s* est *p*». Enfin, cela peut vouloir dire: «d'après certains sondages d'opinion, les musulmans d'aujourd'hui, dans tel pays, pensent que *s* est *p*.»

Religion, civilisation, peuples

La question est d'autant plus délicate à propos de l'Islam que celui-ci ne dispose d'aucune instance autorisée qui pourrait définir une orthodoxie. L'Islam, à la différence du christianisme, en tout cas dans sa version catholique, n'a pas de magistère ecclésiastique universellement reconnu, et il ne veut pas en avoir. Seul doit décider le consensus (*iğmā'*), mais celui-ci n'est pas organisé. Cela peut avoir des avantages. Cela produit au moins un inconvénient.

On parle du «véritable» islam. On entend dire: «ne faisons pas d'amalgame. Tout cela (p.ex. la violence, le terrorisme) n'a rien à voir avec le véritable islam». Nous n'avons aucune raison de soupçonner les gens qui disent cela, ni de mettre en doute leur bonne volonté. La plupart du temps, on entend par «véritable islam» la pratique effective de la majorité des états et des gouvernants musulmans au cours de l'histoire. On souligne que le terrorisme actuel est un fait nouveau, ou à tout le moins une exception très rare, dont il faut chercher les parallèles dans un passé reculé, comme chez ceux qu'on a appelés les «Assassins»¹. On fait remarquer que les musulmans d'aujourd'hui, dans leur grande majorité, n'approuvent pas les espiègleries de mauvais goût de M. Ben Laden. Tout cela est vrai.

Il faut cependant poser la question de la compétence: qui décide de ce qui est authentique ou contrefait? Dans le passé, bien des souverains islamiques ont laissé une réputation de magnanimité. Qu'on pense par exemple à l'image de Saladin chez les chrétiens: Dante lui accorde une place dans les limbes, à côté d'Aristote et d'Averroès², et le *Nathan le Sage* de Lessing en fait un personnage très respectable. Quelle que soit l'exactitude historique de cette image, en quoi l'Islam du Saladin de la légende était-il plus authentique que celui de tel ou tel conquérant sanguinaire, mettons Mahmud de Ghazna? Dans quelle mesure l'Islam de Ben Laden est-il plus ou moins authentique que celui de tel ou tel intellectuel moderniste, etc.?

Religion et civilisation: islam et Islam

Pour la dogmatique islamique, la religion ne coïncide nullement avec la civilisation. Pour elle, l'islam comme attitude globale de l'homme envers son Créateur est antérieure à Mahomet. L'islam était déjà la religion d'Abraham. On a pris l'habitude de parler des religions d'Abraham. C'est là un usage juif, et surtout chrétien. Car pour l'islam, il n'y a qu'une seule religion d'Abraham, et c'est justement l'islam. Cette religion était d'ailleurs aussi celle d'Adam, voire celle de toute l'humanité qui devait sortir de ses reins et qui, avant la création du monde, a confessé la seigneurie de Dieu (Coran, 7, 172). L'Islam est la religion originelle de l'humanité, une sorte de religion «naturelle». Mahomet est

l'un de ceux qui ont rappelé à la mémoire des hommes cette religion originelle. Et il est le seul qui a su lui conférer une forme fixe et définitive, en la soustrayant aux risques de corruption.

Pour les non-musulmans qui tentent de décrire la civilisation islamique, la tentation est grande d'attribuer à la religion bien des traits de la civilisation. Cela se fait avec une valorisation positive ou négative. Ainsi, on parle de façon positive des réalisations de l'islam dans le domaine des sciences, de l'art ou de la philosophie. Négativement, on parle de la situation de la femme dans l'islam.

Il convient de se garder d'attribuer avantages et inconvénients directement à la religion. Je donnerai deux exemples, un positif et un négatif.

Dans le domaine islamisé, les sciences ont indubitablement connu une floraison remarquable. Au crédit de qui ou de quoi faut-il la mettre? La religion ou la civilisation? Dans l'espace de cette dernière ne vivaient pas que des musulmans, mais aussi des membres d'autres communautés. Or, les traducteurs qui ont rendu l'héritage grec accessibles aux lecteurs arabes étaient presque tous des chrétiens. Parmi les savants, il y avait, outre des représentants des trois confessions monothéistes, des païens, ceux qu'on appelait les Sabéens comme le célèbre astronome Thabit b. Qurra, voire des libre-penseurs comme le médecin Rhazès (Razi). Ces penseurs, auxquels on pourrait ajouter de grands juifs comme Maïmonide ou Jehuda Halevi, ne sont pas musulmans, mais restent «islamiques» par leur contexte culturel.

A l'inverse, il ne faut pas non plus attribuer trop vite les traits négatifs observables dans la civilisation islamique à la religion comme telle. On parle souvent de la situation de la femme en Islam. En quoi se distingue-t-elle si radicalement de celle qui lui est faite dans tout l'espace méditerranéen? C'est une question que je laisse aux sociologues. Le Coran n'a peut-être fait là-dessus que photographier des coutumes déjà en vigueur, en leur donnant le caractère définitif de ce que Dieu lui-même veut.

Peuples islamisés et chrétienté

J'en viens à mon second point. J'élargis la distinction entre religion et civilisation en m'englobant moi-même comme observateur. Nous devons nous considérer pour des raisons de méthode, comme des «chrétiens», c'est-à-dire comme les habitants d'un domaine qui a été marqué par le christianisme comme religion et comme civilisation. Or, on peut constater entre les «chrétiens» et les «musulmans» un pervers jeu de miroirs. Chacun renvoie à l'autre une image déformée de lui-même.

Un des principaux obstacles sur la voie de la compréhension est peut-être l'illusion selon laquelle la religion serait un facteur dernier dans la civilisation. Ce n'est qu'exceptionnellement que la religion affecte la vie quotidienne dans tous ses détails. Cela se produit peut-être là où les hommes se sont rassemblés justement pour des raisons religieuses, par exemple dans des couvents ou dans des communautés piétistes peu nombreuses. Dans une société qui se développe dans des conditions normales, il y a certes une religion, mais à côté d'autres éléments: des échanges économiques, un appareil d'Etat, des coutumes sociales traditionnelles, etc.

Quant au christianisme, peut-on encore parler d'une chrétienté? Et y a-t-il jamais eu une société intégralement chrétienne? Dans quelle mesure la pratique des européens d'aujourd'hui est-elle marquée par le christianisme? Quelle que soit la réponse que l'on donne à ces questions, un processus de sécularisation a eu lieu.

Parmi les conséquences de ce que l'on appelle sécularisation, ou comme on voudra l'appeler, on trouve une certaine représentation des domaines culturels qui n'ont pas connu ce processus ou sont censés ne pas l'avoir connu. Cela vaut de l'Islam. Les

Européens s'imaginent souvent que la religion jouerait chez les peuples islamisés un rôle plus important que chez eux. Ils soulignent dans l'Islam l'aspect religieux, au détriment de ses dimensions sociales, ou autres. Il est déjà presque trompeur de dire «les musulmans», ou «les peuples islamiques». En outre, les Européens s'imaginent que les problèmes avec lesquels les musulmans ont affaire sont de nature religieuse et non pas, par exemple, celui de l'accès au bien-être économique, à une vie politique démocratique, etc. Comme si ces problèmes ne concernaient pas aussi des peuples non-musulmans.

De la sorte, un jeu de miroir trompeur naît entre l'observateur et son objet.

Aux yeux des européens qui se veulent les héritiers des Lumières, l'Islam apparaît comme arriéré, primitif, etc. Les mêmes phénomènes peuvent d'ailleurs se lire dans une tonalité positive. Ainsi, les européens admirent la solidarité qu'ils observent dans les sociétés islamiques, qui y diminue le nombre des laissés pour compte. Ou encore, les touristes apprécient le sens des musulmans pour l'hospitalité, et en bénéficient. Est-ce là un phénomène islamique? Ou plus simplement, s'agit-il de mœurs qui se rencontrent partout dans les sociétés traditionnelles, qui n'ont pas connu l'industrialisation, la rationalisation des rapports humains, ou comme on voudra dire?

Pour bien des réactionnaires en Occident, l'Islam représente le rêve d'un Moyen Age retrouvé. Il est la vengeance contre la société moderne, sécularisée. Cela peut avoir des conséquences positives. Louis Massignon (1883-1962) a pu comprendre si profondément la dimension mystique de l'Islam parce qu'il était lui-même un mystique en révolte contre le matérialisme desséchant de son époque. Avant lui, le maréchal Lyautey (1853-1934) a bien compris le Maroc parce que, comme catholique et légitimiste, il croyait y retrouver des rapports sociaux féodaux, auxquels la Révolution avait mis fin.

Cela vaut aussi pour les «musulmans». Ils sont eux aussi tentés de confondre le christianisme avec l'état présent de la civilisation occidentale. Ils admirent les réalisations techniques des «chrétiens». Ou, en sens inverse, ils critiquent l'impérialisme de ces mêmes «chrétiens». Le président Bush, en parlant d'une «croisade» contre al-Qa'ida, a récemment rendu un grand service à ce fantasme.

Un savoir chargé d'affects

La connaissance réciproque des deux religions est souvent très mauvaise. Plutôt que de donner des exemples, ou de prêcher la connaissance mutuelle, je voudrais aider à prendre conscience des obstacles.

Ceux-ci sont symétriques, mais inversés. On me permettra une simplification: les chrétiens, en tant que tels, savent qu'ils ne connaissent pas l'islam; les musulmans, en tant que tels, croient qu'ils connaissent le christianisme. Cela repose sur l'essence même des religions concernées.

Pour le christianisme, l'islam est quelque chose qui n'aurait pas dû avoir lieu. L'islam n'était pas prévu, il représente quelque chose de nouveau et de paradoxal. Les chrétiens, en tant que tels, savent ce que c'est qu'un païen et ce que c'est qu'un juif. Or, les musulmans ne se laissent loger dans aucune case préexistante. L'islam n'est ni juif ni païen, ni non plus chrétien. D'où une perplexité qui engendre toutes sortes de solutions bâtarde. Le chrétien de base, au Moyen Age, fait des musulmans des païens. Des intellectuels qui ont eu affaire à lui en font, comme Jean Damascène (670-750), une hérésie chrétienne³.

Pour l'islam, il en est tout autrement. Pour lui, le christianisme est quelque chose de bien connu, une vieille rengaine. Le Coran, outre certains détails sur Jésus, donne des renseignements sur les chrétiens: ils adorent, à côté du Dieu unique, d'autres êtres, comme Jésus et sa mère; ils font plus confiance à leurs moines qu'à Dieu lui-même, etc. Le christianisme est quelque chose de dépassé. Les chrétiens ont refusé de reconnaître le

prophète définitif, qui parachevait toute religion, et donc la leur propre. Ils ont manqué le coche.

Cela a des conséquences dans les affects fondamentaux que chacune des deux religions entretient envers l'autre. Les affects que nous éprouvons envers l'inconnu ne sont pas les mêmes que ceux que nous éprouvons en face de ce que nous ne connaissons que trop. Quand les choses se passent bien entre les deux religions, l'islam est pour les chrétiens un objet de curiosité qui peut fasciner, comme un enfant terrible; quand les choses vont mal, il est un objet de haine et de peur. Réciproquement, quand les choses vont bien, le christianisme est pour l'islam un objet de sympathie, la sympathie que l'on éprouve envers un vieil oncle qui radote un peu; mais il n'est pas un objet de curiosité; quand les choses vont mal, l'islam éprouve envers le christianisme moins de la haine que du mépris.

En dernière instance, cela tient à la place que les deux religions occupent dans l'histoire. L'islam s'est assez tôt conçu comme un post-christianisme. Il se voit comme la dernière religion, la religion définitive qui *relève* le judaïsme et le christianisme, au sens hégélien de la *Aufhebung*: un effacement qui accomplit.

Pendant longtemps, il sembla que les faits corroboraient cette théorie. De la même façon que l'islam (minuscule) était la dernière religion, l'Islam (majuscule) comme civilisation était, à son apogée, plus développé, plus avancé que les autres branches de l'arbre des descendants d'Abraham. L'islam comme religion et l'Islam comme civilisation étaient en phase. Le malaise de l'islam à l'époque moderne vient aussi, entre autres, de ce que le niveau de la civilisation et la revendication de la religion ont cessé de se confirmer l'une l'autre. L'islam comme religion est le dernier cri; l'Islam comme peuples connaît un état de civilisation démodé.

Cela explique pourquoi, dans la conscience de bien des musulmans, la grandeur culturelle du passé est accentuée aussi fort. Et pourquoi, à l'inverse, les défaites devant les croyants d'autres religions sont ressenties d'une façon si douloureuse. Bien peu sont les chrétiens, même les plus croyants, à se soucier de la perte des terres qui furent le berceau de leur religion. Chez les musulmans, le souvenir des Croisades est sans cesse ranimé, en tout cas depuis le XIXe siècle.

Les Croisades sont d'ailleurs un exemple intéressant de la perception du passé. C'est surtout maintenant qu'elles sont perçues comme un événement très grave. A l'époque, la présence des croisés en Palestine était pour le pouvoir central à Bagdad, et pour les potentats locaux qui prétendaient le représenter, une nuisance. Mais elle ne représentait en aucun cas un danger mortel comme l'étaient les ismaéliens de la dynastie des anti-califes Fatimides, qui s'étaient rendus maîtres de l'Egypte. Aujourd'hui, les croisades sont interprétées comme la première tentative de l'«impérialisme occidental» contre l'Islam, en attendant la colonisation. Ce qui, pour les historiens, est une absurdité⁴.

Je voudrais indiquer en conclusion une autre difficulté: pour les non-musulmans, la distinction que je viens de pratiquer, entre religion et civilisation, est une évidence sur laquelle tout le monde s'accorde. Mais bien des musulmans, en revanche, ne la font pas très volontiers. En Islam, religion et civilisation ont été depuis le début plus étroitement liées que dans le christianisme. Les causes sont faciles à saisir: d'une part, le message islamique a été dès très tôt une règle de vie qui entraîna que certaines pratiques sociales furent préférées à d'autres; d'autre part, cette réglementation de la vie commune des hommes, très tôt là aussi, fut non seulement un ensemble de conseils, mais la loi en vigueur d'un Etat.

L'Islam comme religion

Une manière tentante de se sortir de ces confusions consiste à isoler l'Islam comme

religion, pour l'analyser dans sa pureté chimique. On sera alors porté à chercher l'islam dans ses sources, à savoir dans le Coran et dans les récits sur Mahomet (Hadith). On croit par là écarter les sédimentations tardives et accéder à un islam plus authentique. On rencontre cette tentative aussi bien chez des Musulmans que chez des non-musulmans.

Tout cela provient d'une très louable intention. Cet essai n'est pourtant pas sans poser problème. Car l'islam comme religion, pris en ses sources, n'est pas non plus d'une seule pièce.

Le Coran

Il ne suffit pas de se réclamer du Coran. Une conséquence amusante du 11 septembre est que, dans les librairies parisiennes, le Coran est devenu un best-seller. Si les acheteurs sont devenus des lecteurs, c'est une autre histoire. Il y a là en tout cas un tour que nous joue le rapport pervers entre Islam et Europe dont il a été question plus haut. On raisonne comme suit: «on nous dit que les Musulmans vénèrent le Coran. Ils doivent donc le traiter de la même façon que les fondamentalistes traitent le *Good Book*». Mais la question est de savoir si une déclaration qui se trouve dans les sources islamiques a pour les Musulmans un caractère obligatoire.

Le Coran comporte bien des contradictions. Cela n'a rien de surprenant, si l'on songe que, pour qui admet la doctrine reçue sur sa formation, il fut prêché sur une durée de vingt ans, et dans des conditions très différentes. Au début, Mahomet était un prêcheur isolé qui annonçait à sa ville natale la venue proche du Jugement dernier. A la fin de sa carrière, il était le chef d'une communauté victorieuse aux membres de laquelle il dictait ses lois. Entre les deux, il lui fallut polémiquer avec des païens, des juifs et des chrétiens, mais aussi négocier avec eux, nouer avec les uns des alliances tactiques contre les autres, etc.

Selon les théologiens, il ne peut pas y avoir de contradictions dans le Coran. La solution est la théorie de l'abrogation (*naskh*)⁵: quand deux versets se contredisent, le verset antérieur est remplacé par le verset postérieur. Bien sûr, ce n'est que dans des cas exceptionnels comme les célèbres versets sataniques que l'on cesse de réciter le verset ainsi abrogé, car il n'est pas question de réduire Dieu au silence. Mais si le verset contient des dispositions légales, celles-ci sont abrogées au profit de celles que contient le verset postérieur.

Je choisirai un exemple désagréable. Les gens, musulmans ou non, citent à l'envi des versets «gentils». Le meurtre y est interdit; juifs et chrétiens y sont invités à un dialogue pacifique; voire, les éléments communs entre les fils d'Abraham y sont soulignés, etc.. Ces passages sont cités à satiété, par exemple par un islamologue aussi compétent que George W. Bush en personne. Et ils se trouvent bien, noir sur blanc, dans le Coran.

Seulement, on oublie un détail: tous ces versets ont été abrogés par un unique verset, l'un des derniers, qui commande de tuer tous ceux qui associent au culte du Dieu unique un autre être (*mushrikûn*), où qu'ils se trouvent—sans droit d'asile, donc. C'est seulement s'ils se soumettent et payent l'impôt dans une situation d'humiliation, «en se faisant petits,» qu'ils ont le droit d'y réchapper (Coran, 9, 5).

Le Hadith

Il faut conseiller la même prudence pour la seconde source de l'islam, à savoir le Hadith. Celui-ci regroupe des récits sur Mahomet qui comportent souvent des déclarations de celui-ci, lesquelles ont valeur législative. Or, deux difficultés se présentent.

D'une part, les hadith les plus fréquemment cités ne sont pas ceux dont l'authenticité est la plus sûre. Tout le monde connaît, par exemple, celui qui distingue du petit *jihâd*, le

combat par les armes, le grand *jihâd*, qui est le combat spirituel. Or, ce hadith ne figure dans aucun des six recueils classiques du sunnisme, et n'est attesté que chez des soufis, à partir du IXe siècle⁶.

D'autre part, les hadith les plus reconnus ne sont pas toujours correctement interprétés. On peut prendre comme exemple la célèbre déclaration sur la science qu'il faut chercher jusqu'en Chine. Il ne s'agit nullement de physique, de botanique ou d'ethnologie, mais de *'ilm*, c'est-à-dire, comme l'indiquent les hadith parallèles, et le contexte, il s'agit des traditions sur les faits et gestes du Prophète, qu'il faut aller recueillir de la bouche même des compagnons les plus dispersés⁷. Plutôt que de la «science» en notre sens, le hadith fait en réalité l'éloge du savoir religieux, et, au fond, de la science du hadith lui-même.

Ces hadith peuvent être représentatifs de l'attitude d'esprit qui est aujourd'hui majoritaire en terre d'Islam. L'historien prendra acte de celle-ci, mais refusera de la projeter en arrière sur les sources islamiques.

Nous avons vu qu'un jeu de miroir était à l'œuvre entre les populations qui sont historiquement marquées par le christianisme et l'islam. Voyons maintenant comment ce même jeu a lieu entre les religions comme telles. Pour ce faire, je voudrais maintenant indiquer quelques fausses différences entre les deux religions, puis, symétriquement, quelques fausses ressemblances. Je les illustrerai à chaque fois par deux exemples.

Fausses différences : Une religion simple?

On entend dire: l'Islam est simple, le christianisme compliqué.

Il faudrait d'abord s'interroger sur le choix du critère.

1) peut-on considérer le principe d'économie comme quelque chose d'ultime?

2) de quoi ce critère est-il un critère ? Certainement pas de la vérité. Il ne vaut pas, en tout cas, pour les sciences. «Le bon Dieu est compliqué», disait à peu près Einstein. Et la théorie des quatre éléments est plus simple que la table de Mendeleiev.

L'Islam serait une religion simple. Ce qui est vrai est que la confession de foi fondamentale, le «témoignage» (*shâhada*) à rendre, est bref: «il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet en est l'envoyé». Mais dans les autres religions aussi on pourrait exprimer le message central dans une formule qui ne serait guère plus longue. Quant au christianisme, la Société biblique de Londres a publié un petit livre *The Gospel in many Tongues*, dans lequel un seul et même verset est traduit dans des centaines de langues et de systèmes d'écritures. Les éditeurs voulaient concentrer la bonne nouvelle en un unique verset. Ils ont choisi Jean, 3, 16: «Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne se perdent pas, mais aient la vie éternelle». C'est un peu plus long que la Shahâda, mais cela reste concis.

On ne peut comparer que ce qui est comparable. La *Somme Théologique* est plus compliquée que la Shahâda. Mais les livres de droit musulman sont plus compliqués que le symbole des apôtres.

Le tout est de distinguer ce qui est essentiel de ce qui en découle. Je voudrais laisser la dernière parole à un juif, Hillel, un rabbin du premier siècle avant notre ère. On raconte qu'un païen lui dit une fois qu'il se convertirait volontiers si on lui exposait tous les commandements pendant qu'il se tiendrait en équilibre sur une jambe. Hillel lui répondit par la «Règle d'or» et ajouta: «tout le reste, ce sont des commentaires».

Une religion sans prêtres?

Dans l'Islam, entend-on dire, il n'y a pas de médiateur entre l'homme et Dieu, pas de

classe de prêtres. Du point de vue de la sociologie, il y a dans chaque religion des gens que l'on peut appeler en un sens très large des «spécialistes»: des fonctionnaires du culte, des savants en matière de textes sacrés, etc.. L'islam ne fait pas exception.

Ce qui n'existe pas dans l'islam, c'est une forme déterminée du clergé, à savoir justement la forme chrétienne de celui-ci. La différence fondamentale n'est pas la règle du célibat, qui ne concerne que l'Eglise latine. La raison dernière de la différence est de nature théologique: l'islam ne connaît pas l'idée d'Incarnation. De plus, Jésus, selon lui, n'a jamais été crucifié, n'est jamais mort, et encore moins ressuscité. Dans le christianisme, les douze apôtres sont les témoins de l'identité entre le Jésus avec lequel ils ont vécu et le Ressuscité qui leur est apparu. Le clergé chrétien est l'ensemble des lieutenants de ces témoins primitifs.

Dans l'islam, il n'y a pas d'événement dont il faudrait se porter garant. Ou plutôt: l'événement de révélation est toujours là, c'est un événement linguistique, le Coran lui-même. Il n'a pas besoin de témoins, mais seulement d'exégètes.

Faux parallèles

On applique à l'islam, de façon non-critique, des concepts qui proviennent du domaine chrétien. On parle maintenant au pluriel des «fondamentalismes» dans les trois religions, voire dans l'hindouisme. Pourquoi pas?

Fondamentalisme

Le concept n'a rien à voir avec la politique, ou avec la violence. Il s'enracine dans une thèse que l'on rencontre chez certains protestants extrémistes: la Bible ne contient que des vérités ; ses déclarations doivent être interprétées de façon littérale. Par exemple : «le début de la Genèse parle d'une création du monde en six jours. Cela contredit la paléontologie, etc. Donc, la paléontologie est fausse».

De façon symétrique, est aussi fondamentaliste l'idée selon laquelle les découvertes des sciences de la nature se trouveraient déjà dans les livres sacrés, mais par exemple sous forme codée. C'est ainsi qu'au Moyen Age, les philosophes juifs et chrétiens ont interprété le récit de la création à l'aide de l'astronomie et de la météorologie d'Aristote. C'est dans cette direction que l'on trouve sur le marché des livres qui expliquent que le Coran contient en germe aussi bien la physique nucléaire que la biologie moléculaire, etc.. L'islam ne fait pas exception. On rencontre cette idée dans toutes les religions qui ont été en contact avec la science occidentale, comme par exemple l'hindouisme et le bouddhisme⁸.

Ce qui, en revanche, est propre à l'islam est la façon dont il comprend le caractère sacré de son livre sacré. La ligne de partage passe ici entre le judaïsme et le christianisme d'un côté, et l'islam de l'autre. D'après la tradition juive, c'est Moïse qui a rédigé la Torah, c'est David qui a composé les Psaumes, etc.. Les philologues cherchent aujourd'hui à identifier les voix de différentes couches sociales ou milieux, etc.. Les théologiens affirment que cela n'empêche en rien de considérer les textes comme inspirés. L'inspiration divine conduit une liberté humaine à la vérité quant aux questions concernant la foi et les mœurs, ce qui n'empêche pas l'auteur de chaque texte de partager la vision du monde des ses contemporains, avec ses limitations.

Il n'en est pas ainsi pour la dogmatique musulmane. Le Coran n'est pas inspiré. Il est dicté. La Bible est l'œuvre d'hommes. L'auteur du Coran n'est pas Mahomet, mais Dieu. Au sens «protestant» du terme, l'islam est intrinsèquement fondamentaliste. Ce qui ne veut évidemment pas dire qu'il serait en soi réactionnaire, encore moins, violent.

On pourrait généraliser cette remarque : les parallèles, que l'on établit entre les trois

monothéismes sont tous boiteux. Ce n'est pas seulement le concept de fondamentalisme, protestant d'origine, mais le concept d'intégrisme, catholique, qui reçoit dans les trois cas, et même quand on choisit les pires exemples, un sens à chaque fois différent.

Tolérance

Le fondamentalisme est un concept «méchant». Prenons maintenant un concept «gentil», celui de tolérance. Qui, aujourd'hui, n'est pas «tolérant» ? L'Islam, entend-on dire, tolère les adhérents des autres religions. Voire, il leur reconnaît une place dans la société.

Là aussi, on utilise un concept d'origine chrétienne pour l'appliquer sans critique à des réalités islamiques. L'idée de tolérance est née dans l'Europe de l'époque de la Réforme. Elle désignait une solution pratique du problème posé par l'impossibilité de convaincre ses adversaires en matière de religion, ou de les vaincre militairement. Ce fut plus tard une façon de régler le problème de la présence de minorités religieuses dans un pays gouverné par le principe *cuius regio eius religio*.

On parle de tolérance en terre d'Islam. On entend par là le système de la *dhimma* sous les califes, et plus tard celui de la *millet* dans l'Empire ottoman. Les non-musulmans sont autorisés à rester dans l'empire islamique -à l'exception de la péninsule arabique, déjà «nettoyée» par le calife Omar. Leurs vies et leurs possessions sont garanties, en échange du versement d'un impôt spécial et du respect de certaines réglementations. La conversion à l'islam est autorisée, son abandon est en revanche, en principe du moins, puni de mort. La situation juridique des Juifs et des Chrétiens en Islam est analogue à celle des Juifs dans la chrétienté médiévale. Je dis : des Juifs et des Chrétiens, car seuls ceux-ci -et les Sabéens- peuvent prétendre au statut de religions protégées. Les Païens n'ont, en principe, le choix qu'entre la conversion et la mort.

Cette réglementation provenait, là aussi, d'un problème tout à fait concret qui se posait à l'Islam en ses débuts. Celui-ci avait procédé à la conquête militaire rapide du Sud du bassin méditerranéen et du Moyen-Orient. En à peine un siècle, les tribus arabes étaient passées d'une «vie de sable et de poux» (*raml wa-qaml*) à la domination sur un vaste territoire. L'immense majorité des populations conquises était chrétienne ou zoroastrienne, avec quelques inclusions juives. Les conquérants ne formaient qu'une mince pellicule qui, d'ailleurs, vivait du travail des conquies. Comment auraient-ils eu la possibilité physique, même s'ils l'avaient voulu, d'anéantir de telles masses, ou de les contraindre à la conversion? Le système de la *dhimma* était une solution très habile pour une situation paradoxale.

Qu'on me permette maintenant de prendre un peu de distance. Ecrivons un tableau très rudimentaire. Il indique la suite chronologique des trois religions monothéistes, en présentant chacune sur la base de ce qui la précède.

C. Islam
B. Christianisme
A. Judaïsme (ancien Testament)

Je propose une loi très simple: chaque religion tolère -plus ou moins- celle ou celles qui la précède(nt). En revanche, elle persécute de façon impitoyable celle ou celles qui prétendent venir après elle(s). Dans la chrétienté médiévale, il y a une place pour les Juifs, mais pas pour les Musulmans. Dans l'Islam, il y a une place pour les Juifs et les Chrétiens, mais pas, par exemple, pour les Baha'is.

Les «trois religions monothéistes»

Cela me mène à la question de ce que l'on appelle les «trois religions monothéistes». C'est d'abord une question qui porte sur le savoir. Je n'entends pas par là la connaissance effective que les adhérents d'une communauté religieuse ont des articles de foi d'une autre. Cette connaissance varie selon temps et lieu. Je veux parler de la connaissance qui est partie intégrante des sources d'une religion donnée. Je reviens par là à une remarque que j'ai déjà faite plus haut.

Je commencerai par une lapalissade: on ne peut connaître que ce qui précède. La religion B connaît la Religion A ; en revanche, elle ne connaît pas la religion C, qui la suit. Le Judaïsme, comme tel, ne sait pas ce que sont le Christianisme et l'Islam. Ses sources n'en parlent pas. Le Christianisme sait, ou croit savoir, ce que c'est que le Judaïsme : le Nouveau Testament cite constamment l'Ancien, et connaît l'«endurcissement» des Juifs. Le Christianisme, en revanche, ne sait pas ce qu'est l'Islam. L'Islam, lui, sait, ou croit savoir, ce que sont le Judaïsme et le Christianisme.

Il y a plus dans le cas de l'Islam. Celui-ci sait ce qu'il y a dans les textes sacrés des deux religions précédentes mieux que les adhérents de ces religions. Pour lui, le texte de ces livres a en effet été falsifié (tahrif)⁹. La Torah, qui a été révélée à Moïse, l'Evangile (au singulier) qui a été révélé à Jésus, avaient un contenu qui concordait avec celui du Coran. Mais les textes ont été plus tard défigurés par des faussaires qui sont parfois identifiés, par exemple Esdras pour l'Ancien Testament, ou Paul pour le Nouveau. Par suite, la lettre authentique de la Bible, Ancien comme Nouveau Testaments, ne sont plus entre les mains des Juifs ou des Chrétiens. Heureusement, leur contenu véritable a été sauvé dans le Coran.

Un signe concret de ce rapport aux textes précédents est la présence dans le Coran des figures principales de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jonas sont là ; du Nouveau Testament, il y a 'Isā (Jesus) avec sa mère Myriam, etc. Mais l'identité des noms suffit-elle à assurer l'identité des personnages? Les récits qui les singularisent sont fort différents dans la Bible et dans le Coran... non seulement dans leur contenu, mais dans le rôle qu'ils jouent. Alors que le judaïsme et le christianisme placent ces figures en une série orientée dans le temps, le Coran les juxtapose en une galerie d'exemples. La présence de ces éléments communs agit plutôt comme un facteur de division que d'union.

La conséquence de ceci est un paradoxe, que je formule de façon pointue: pour la dogmatique islamique, les Juifs ne sont pas d'authentiques Juifs, les Chrétiens ne sont pas d'authentiques Chrétiens. Les véritables Juifs et les véritables Chrétiens sont en fait... les Musulmans eux-mêmes. On comprend que cela ne facilite guère le dialogue entre religions.

Plaidoyer pour la science

Pour conclure, je reviens sur les limitations de cet exposé. Je n'ai pu faire guère plus qu'indiquer des difficultés. Elles s'ajoutent à des réquisits tellement évidents que je n'ai guère besoin de les rappeler : un dialogue authentique suppose seulement des dispositions morales : la bonne volonté, l'ouverture à l'autre, etc.. Il suppose en outre, bien entendu, une bonne connaissance mutuelle. Cette connaissance ne peut venir que de la science. Je dis : la science, celle que l'on acquiert par la recherche historique, philologique, sociologique, etc., non par le «dialogue», encore moins quand il est pratiqué par des professionnels du dialogue, à plus forte raison quand il l'est par des fumistes dans mon genre.

Notes

* Communication présentée au Colloque international de l'Académie de la Latinité, Rio de Janeiro, 2002.

* Professeur de philosophie à Paris, Boston et Berlin. Il est notamment l'auteur de : *Europe, la voie romaine* ; *Aristote et la question du monde* ; *La sagesse humaine. Histoire de l'expérience humaine de l'univers*. Il a traduit et édité : *Le traité de la Logique* de Maïmonide ; *Paraphrase du livre Lambda de la Métaphysique* de Thémistius.

¹ Voir B. Lewis, *Les Assassins. Terrorisme et politique dans l'Islam médiéval*, tr. A. Pélissier, Paris, Complexe, 1982.

² Dante, *Divina Commedia*, Inferno, IV, 129.

³ Jean Damascène, *Ecrits sur l'islam*, tr. R. Le Coz, Sources Chrétiennes n° 383, Paris, Cerf, 1992.

⁴ Voir E. Sivan, *Mythes politiques arabes*, tr. N. Weill, Paris, Fayard, 1995, ch. 1.

⁵ Voir p.ex. D. E. Powers, "The Exegetical Genre *nāsikh al-Qur'ân wa mansûkhuhu*," A. Rippin (éd.), *Approaches to the History of the Interpretation of the Qur'ân*, Oxford, Clarendon Press, 1988, p. 117-138.

⁶ Voir A. Morabia, *Le Jihad dans l'Islam médiéval. Le «combat sacré» des origines au XIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 297.

⁷ Voir I. Goldziher, *Etudes sur la tradition musulmane*, tr. L. Bercher, Paris, A. Maisonneuve, 1952, p. 218ss.

⁸ Pour l'hindouisme, voir p.ex. P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil, 1983, p. 142 n. 13; pour le bouddhisme, voir H. de Lubac, *La Rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, Paris, Aubier, p. 235-237.

⁹ Voir la synthèse récente de E. Lazarus-Yafeh, *Intertwined Worlds. Medieval Islam and Bible Criticism*, Princeton, Princeton University Press, 1992.